

LES DERNIERS jours ont l'odeur du clou de girofle.
L'huile imprime une fragrance précise sur ma peau, sa
géométrie propre, ses angles coupants. Cette odeur, la
fraîcheur et la sonorité de la cage d'escalier, tout cela
me ramènera sans effort à l'orée de ta naissance.

On dit que tu es née sept jours après le terme.
Je pense que tu es née *pendant* sept jours.

L'INCERTITUDE est la musique du neuvième mois. Je valse avec ça. Les soirées sont chaudes, les rues sont pleines, on voit les peaux, ça parle dehors, les places regorgent de chaises, de pantalons, de poussettes, de corsages ouverts. Tout le monde fume en semblant respirer mieux, tout le monde boit en semblant déglutir mieux. On se *retrouve*. Il y a sous nos pieds des morts mal enterrés, trop seuls, des portes fermées, il y a dans nos corps le souvenir des périmètres de promenade. Ce soir, on se tient serrés sur la place de la Réunion, les terrasses se mélangent, c'est à s'y perdre et je ne demande que ça. J'ai quelques minutes d'avance sur le rendez-vous, je slalome jusqu'à une pharmacie, la pluie surprend la chaleur, je n'accélère pas et achète une bouteille d'arnica, les cheveux détremvés. On me

demande – encore, toujours – alors, c’est pour quand ? C’est possible ce soir, c’est quand elle veut, cette enfant. Je repars en souriant. Une fête se prépare, un bébé se prépare. C’est cela que j’aime dans l’air du neuvième mois, chacun est arrivé sur sa ligne, personne n’a tiré de coup de feu, les talons, les tendons : tout est prêt.

En remontant la rue, j’aperçois les cheveux noirs de mon amie Mahsa, c’est elle que nous célébrons ce soir. Elle orchestre, depuis la rue, un bal dans lequel j’entre sans transition, que j’aime déjà. Mélasse de grenade dans la salade, mélange de voix dans la petite cuisine, je m’assois, je regarde, j’enregistre. On chante dans mes oreilles des airs turcs, kurdes, iraniens, je croque dans les fenouils, un bébé bouge en moi et le soir est doux. Les coussins colorés sont des messages envoyés à mon corps, leurs tonalités, autant de notes pour ma partition, les plantes, un rideau vert me protégeant de la rue, les tapis : un sol parfait. Une femme rit en jouant d’un tambour qu’elle porte comme on porte les enfants. Sa musique me protège, de même que le font, non sans magie, toutes les histoires de montagnes

que j’entends. Chiche, on marche ensemble jusqu’à la maison de naissance. Chiche, on fait de la musique très fort jusqu’à ce que la petite soit née. Chiche, on réveille le quartier qui vient danser sous les fenêtres. Je porte cet air rieur qui défie l’assemblée. Tout est possible. L’excitation du plongeon me change le visage, l’audace modifie mon regard. Il y a dans cette fête quelque chose que je prends pour moi. Le neuvième mois, on élit les choses qui se tiennent sur notre passage ; l’air de cette fête, je choisis de le respirer à pleins poumons.

Un peu plus tôt dans la rue, j’ai acheté trois minuscules cœurs réalisés au crochet. Je les glisse dans ma poche, ils rejoignent deux cailloux offerts par ma première fille – ils me protègent aussi. Je réunis les forces, j’amasse les grigris. La tablée s’agrandit, mon cœur grandit avec. Je prononce des bonsoirs de plus en plus légers. J’abrite une hâte amoureuse. Malgré son poids, mon corps se décolle légèrement du sol. Dans cet endroit où nous dînons, je suis venue écouter bien des musiques. Dans cette petite cour, j’ai parlé de mes livres en fumant,